

## Saisons

Volume 6, numéro 3, août 1970

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036451ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036451ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

(1970). Saisons. *Études françaises*, 6(3), 321–323.

<https://doi.org/10.7202/036451ar>

## SAISONS

Quoi ! Déjà l'automne, déjà les froides bises qui donnent l'onglée, déjà les poêles qui se montent, déjà les pétilllements de l'âtre et les pardessus précurseurs des épaisses fourrures.

Image de la jeunesse, hélas ! Que les jours chauds, que les jours dorés passent vite ! Image de la vie canadienne surtout, où il faut avoir chaud trois fois plus en un mois que dans tout autre pays, si l'on veut passer l'hiver sans que la dernière goutte de son sang soit figée.

Il avait fait si beau toute la semaine dernière, le soleil avait été si prodigue, il s'était si bien montré que, partout, les plus joyeuses espérances éclataient en un concert de bénédictions poussées vers le ciel. Quel beau mois de septembre, quel radieux automne on va avoir ! Les anciens croyaient que leur printemps allait recommencer, et les jeunes croyaient que le leur allait être éternel. Ô illusions ! vous êtes donc de tous les âges !

Pendant que les cœurs se dilataient et que les visages s'épanouissaient sous les chauds rayons qui allaient bientôt nous dire adieu, moi, pensif, je regardais à l'horizon grandir les blancs nuages pleins de vapeurs glacées, et je parcourais les avenues de Ste. Foye et de Sillery où déjà la terre durcie craque sous les pas. J'ai vu bien des feuilles mortes arrachées à leurs tiges fuir avec la bise aiguë et joncher les champs dépouillés de leurs moissons. Il y aura donc aussi un hiver en 1871 ; bientôt on mettra les doubles croisées ; les scieurs de bois, personnages courbés et sinistres, s'arrêteront à toutes les portes, semblables à ce vieillard éternel, couvert de frimas, qu'on donne comme l'image de l'hiver ; l'érable, le noble érable, cet ornement de nos bois, coupé, fendu, scié, mis en cordes, parcourra la ville avant d'accomplir son dernier sacrifice et de mourir pour nous qui nous parons de ses feuilles au grand jour national ; le givre s'attachera, pour ne les plus quitter, aux carreaux des fenêtres, et chacun, claquemuré dans sa

maison comme dans un hôpital, attendra six mois le doux retour des fleurs et les parfums de la plaine.

Six mois d'hiver, c'est déraisonnable, malgré tout ce qu'offrent d'encouragement et de consolations les belles fourrures étalées à l'exposition provinciale, et je ne vois pas que le légitime orgueil des manchonniers nous dédommage des frais qu'il nous coûte. Eh bien ! qu'importe. Allons chercher nos mitaines, nos *crémones*, et nos *pea jackets* enfouies sous le camphre, au fond des valises, et faisons-nous une contenance, cela réchauffe. Allons, gilets de laine épaisse, vestes doublées, bonnes grosses fourrures qui caressent le menton et les oreilles, sortez de votre cachette que je vous contemple avant de vous entasser sur mon corps frissonnant ... Mais non, non, c'est trop tôt ; restez, hélas ! hélas ! je vois que vous n'en avez plus que pour un hiver peut-être, ménageons ; vous m'avez coûté bien des chroniques et qui sait si je pourrais vous remplacer ! J'ai vieilli d'un an depuis l'hiver dernier, et beaucoup vieilli ; je perds cette verve, si piquante que j'en étais venu à m'admirer moi-même,

*Et ma jeunesse et ma gaiété,  
J'ai perdu jusqu'à la fierté,  
Qui faisait croire à mon génie ...*

Pourtant le *Pays* paie bien. Oui, mes chers propriétaires, vous payez royalement. C'est vous qui avez introduit dans le journalisme canadien cette étonnante réforme qu'au lieu d'avoir à payer soi-même, comme jadis, pour faire insérer ses articles, on en est payé lorsqu'ils en valent la peine. Soyez bénis, et surtout continuez.

Si l'hiver est glacé, s'il abrège les jours, s'il vous oblige à porter cinquante livres pesant d'habits, il n'en est pas moins impuissant contre l'ingéniosité de l'homme. C'est en effet l'hiver qu'il a choisi pour en faire la saison des plaisirs. S'il fait noir à cinq heures, on a en revanche les bals, les soirées qui prolongent les veillées jusqu'au lendemain ; on a surtout le théâtre, oh ! laissez-moi vous en dire un mot. C'est une innovation, c'est un inouïsme que le théâtre français l'hiver, et c'est nous, les Québécois, gens de routine et de réserve craintive, qui

faisons cette révolution. Mais nous savions d'avance que nous ne risquions rien, voilà pourquoi.

La petite troupe française, composée de six personnages seulement, qui a monté le théâtre Jacques-Cartier, en plein faubourg St. Roch, est la troupe la plus parfaite, la mieux équilibrée, la plus *artiste*, dirai-je bien, que nous ayons encore eue. Elle joue deux fois par semaine et chaque fois il y a salle comble, malgré qu'il faille descendre des sommets de la haute ville pour aller à St. Roch, et surtout les remonter à onze heures du soir, ce qui est redoutable, je vous le jure. Mais nous sommes poussés comme par un ouragan vers la civilisation. Du reste, il n'y a rien qui tienne au plaisir d'entendre M. et M<sup>me</sup> Mau-gard, M. et M<sup>me</sup> Génot, M. et M<sup>me</sup> Bourdais ; je les nomme parce qu'ils en valent la peine, et surtout pour faire bisquer les Montréalais, ces fats orgueilleux qui prétendent qu'on ne peut rien trouver à Québec. Attrapez.

\*

\*   \*   \*

Lorsqu'on sort du théâtre, à moins d'être un bon père de famille rangé, craignant les indigestions, ou un dys-peptique désespéré, on va généralement manger sa douzaine d'huitres ; puis on prend son verre de *hot scotch*, puis on allume sa pipe et l'on reste un quart d'heure à la *bar*, puis on prend le deuxième *hot scotch*, et l'on devient causeur, je ne veux pas dire causeur aimable, puis on allume une nouvelle pipe, et lorsqu'on est bien enveloppé dans les nuages d'une fumée épaisse que vingt bouches se renvoient à l'envi, on songe au *night cap*, dernier degré de la perfection humaine.

Heureux les maris que leurs femmes font rentrer de bonne heure ! heureux les fiancés qui ménagent leur jeunesse ! heureux les amoureux qui fuient l'étourdissement et le tumulte fumeux des buvettes ! Ils se lèveront le lendemain sains et dispos, ils n'auront pas mal à la racine des cheveux, et ils trouveront au milieu de leurs pressantes occupations cinq minutes pour lire la chronique du *Pays*, ce qui leur vaudra bien des expiations.